

## Jean-Paul SARTRE, « Présentation des *Temps Modernes* », in *Situations II*, Qu'est-ce que la littérature ?, 1948.

Tous les écrivains d'origine bourgeoise ont connu la tentation de l'irresponsabilité : depuis un siècle, elle est de tradition dans la carrière des lettres.

5 L'auteur établit rarement une liaison entre ses œuvres et leur rémunération en espèces. D'un côté, il écrit, il chante, il soupire ; d'un autre côté, on lui donne de l'argent. Voilà deux faits sans relation apparente ; le mieux qu'il puisse faire c'est de se dire qu'on le pensionne pour qu'il soupire. Aussi se tient-il plutôt pour un étudiant titulaire d'une bourse que comme un travailleur qui reçoit le prix de ses peines.

10 Les théoriciens de l'Art pour l'Art et du Réalisme sont venus l'ancrer dans cette opinion. A-t-on remarqué qu'ils ont le même but et la même origine ? L'auteur qui suit l'enseignement des premiers a pour souci principal de faire des ouvrages qui ne servent à rien : s'ils sont bien gratuits, bien privés de racines, ils ne sont pas loin de lui paraître beaux. Ainsi se met-il en marge de la société ; ou plutôt il ne consent à y figurer qu'au titre de pur consommateur : précisément comme le boursier. Le Réaliste, lui aussi, consomme volontiers. Quant à produire, c'est une autre affaire : on lui a dit que la science n'avait pas le souci de l'utile et il vise à l'impartialité inféconde du savant. Nous a-t-on assez dit qu'il « se penchait » sur les milieux qu'il voulait décrire. Il se penchait ! Où était-il donc ? En l'air ? La vérité, c'est que, incertain sur sa position

20 sociale, trop timoré pour se dresser contre la bourgeoisie qui le paye, trop lucide pour l'accepter sans réserves, il a choisi de juger son siècle et s'est persuadé par ce moyen qu'il lui demeurerait extérieur, comme l'expérimentateur est extérieur au système expérimental. Ainsi le désintéressement de la science pure rejoint la gratuité de l'Art pour l'Art. Ce n'est pas par hasard que Flaubert est à la fois pur styliste, amant pur de la

25 forme et père du naturalisme ; ce n'est pas par hasard que les Goncourt se piquent à la fois de savoir observer et d'avoir l'écriture artiste.

Cet héritage d'irresponsabilité a mis le trouble dans beaucoup d'esprits. Ils souffrent d'une mauvaise conscience littéraire et ne savent plus très bien s'il est admirable d'écrire ou grotesque. Autrefois, le poète se prenait pour un prophète, c'était honorable : par la suite, il devint paria et maudit, ça pouvait encore aller. Mais aujourd'hui, il est tombé au rang des spécialistes et ce n'est pas sans un certain malaise qu'il mentionne, sur les registres d'hôtel, le métier d'« homme de lettres », à la suite de son nom. Homme de lettres : en elle-même, cette association de mots a de quoi dégouter d'écrire ; on songe à un Ariel, à une Vestale, à un enfant terrible, et aussi à un infensif maniaque apparenté aux haltérophiles ou aux numismates. Tout cela est assez ridicule. L'homme de lettres écrit quand on se bat ; un jour, il en est fier, il se sent

30 cleric et gardien des valeurs idéales ; le lendemain il en a honte, il trouve que la littérature ressemble fort à une manière d'affectation spéciale. Auprès des bourgeois qui le lisent, il a conscience de sa dignité ; mais en face des ouvriers, qui ne le lisent pas, il souffre d'un complexe d'infériorité, comme on l'a vu en 1936, à la Maison de la Culture. C'est certainement ce complexe qui est à l'origine de ce que Paulhan nomme *terrorisme*, c'est lui qui conduisit les surréalistes à mépriser la littérature dont ils vivaient. Après l'autre guerre, il fut l'occasion d'un lyrisme particulier ; les meilleurs écrivains, les plus purs, confessaient publiquement ce qui pouvait les humilier le plus

45 et se montraient satisfaits lorsqu'ils avaient attiré sur eux la réprobation bourgeoise : ils avaient produit un écrit qui, par ses conséquences, ressemblait un peu à un acte. Ces tentatives isolées ne purent empêcher les mots de se déprécier chaque jour davantage. Il y eut une crise de la rhétorique, puis une crise du langage. À la veille de cette guerre, la plupart des littérateurs s'étaient résignés à n'être que des rossignols. Il se trouva enfin quelques auteurs pour pousser à l'extrême le dégoût de produire : renchérissant sur leurs aînés, ils jugèrent qu'ils n'eussent point assez fait en publiant un livre simplement inutile, ils soutinrent que le but secret de toute littérature était la destruction du langage et qu'il suffisait pour l'atteindre de parler pour ne rien dire. Ce silence intarissable fut à la mode quelque temps et les Messageries Hachette distribuèrent dans les bibliothèques des gares des comprimés de silence sous forme de romans volumineux. Aujourd'hui, les choses en sont venues à ce point que l'on a vu des écrivains, blâmés ou punis parce qu'ils ont loué leur plume aux Allemands, faire montre d'un étonnement douloureux. « Eh quoi ? disent-ils, ça engage donc, ce qu'on écrit ? »

Nous ne voulons pas avoir honte d'écrire et nous n'avons pas envie de parler pour ne rien dire. Le souhaiterions-nous, d'ailleurs, que nous n'y parviendrions pas : personne ne peut y parvenir. Tout écrit possède un sens, même si ce sens est fort loin de celui que l'auteur avait rêvé d'y mettre. Pour nous, en effet, l'écrivain n'est ni Vestale,

60

ni Ariel : il est « dans le coup », quoi qu'il fasse, marqué, compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite. Si, à de certaines époques, il emploie son art à forger des bibelots d'inanité sonore, cela même est un signe : c'est qu'il y a une crise des lettres et, sans doute, de la Société, ou bien c'est que les classes dirigeantes l'ont aiguillé sans qu'il s'en doute vers une activité de luxe, de crainte qu'il ne s'en aille grossir les troupes révolutionnaires. Flaubert, qui a tant pesté contre les bourgeois et qui croyait s'être retiré à l'écart de la machine sociale, qu'est-il pour nous sinon un rentier de talent ? Et son art minutieux ne suppose-t-il pas le confort de Croisset, la sollicitude d'une mère ou d'une nièce, un régime d'ordre, un commerce prospère, des coupons à toucher régulièrement ? Il faut peu d'années pour qu'un livre devienne un fait social qu'on interroge comme une institution ou qu'on fait entrer comme une chose dans les statistiques ; il faut peu de recul pour qu'il se confonde avec l'ameublement d'une époque, avec ses habits, ses chapeaux, ses moyens de transport et son alimentation. L'historien dira de nous : « Ils mangeaient ceci, ils lisaient cela, ils se vêtaient ainsi. » Les premiers chemins de fer, le choléra, la révolte des Canuts, les romans de Balzac, l'essor de l'industrie concourent également à caractériser la Monarchie de Juillet. Tout cela, on l'a dit et répété, depuis Hegel : nous voulons en tirer les conclusions pratiques. Puisque l'écrivain n'a aucun moyen de s'évader, nous voulons qu'il embrasse étroitement son époque ; elle est sa chance unique : elle s'est faite pour lui et il est fait pour elle. On regrette l'indifférence de Balzac devant les journées de 48, l'incompréhension apeurée de Flaubert en face de la Commune ; on les regrette *pour eux* : il y a là quelque chose qu'ils ont manqué pour toujours. Nous ne voulons rien manquer de notre temps : peut-être en est-il de plus beaux, mais c'est le nôtre ; nous n'avons que *cette* vie à vivre, au milieu de *cette* guerre, de *cette* révolution peut-être. Qu'on n'aille pas conclure de là que nous prêchions une sorte de populisme : c'est tout le contraire. Le populisme est un enfant de vieux, le triste rejeton des derniers réalistes ; c'est encore un essai pour tirer son épingle du jeu. Nous sommes convaincus, au contraire, qu'on ne *peut pas* tirer son épingle du jeu. Serions-nous muets et cois comme des cailloux, notre passivité même serait une action. Celui qui consacrerait sa vie à faire des romans sur les Hittites, son abstention serait par elle-même une prise de position. L'écrivain est *en situation* dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. Ce n'était pas leur affaire, dira-t-on. Mais le procès de Calas, était-ce l'affaire de Voltaire ? La condamnation de Dreyfus, était-ce l'affaire de Zola ? L'administration du Congo, était-ce l'affaire de Gide ? Chacun de ces auteurs, en une circonstance particulière de sa vie, a mesuré sa responsabilité d'écrivain. L'occupation nous a appris la nôtre. Puisque nous agissons sur notre temps par notre existence même, nous décidons que cette action sera volontaire. Encore faut-il préciser : il n'est pas rare qu'un écrivain se soucie, pour sa modeste part, de préparer l'avenir. Mais il y

a un futur vague et conceptuel qui concerne l'humanité entière et sur lequel nous n'avons pas de lumières : l'histoire aura-t-elle une fin ? Le soleil s'éteindra-t-il ? Quelle sera la condition de l'homme dans le régime socialiste de l'an 3000 ? Nous laissons ces rêveries aux romanciers d'anticipation : c'est l'avenir de *notre époque* qui doit faire l'objet de nos soins : un avenir limité qui s'en distingue à peine — car une époque, comme un homme, c'est d'abord un avenir. Il est fait de ses travaux en cours, de ses entreprises, de ses projets à plus ou moins long terme, de ses révoltes, de ses combats, de ses espoirs : quand finira la guerre ? Comment rééquippa-t-on le pays ? comment aménagera-t-on les relations internationales ? que seront les réformes sociales ? les forces de la réaction triompheront-elles ? y aura-t-il une révolution et que sera-t-elle ? Cet avenir nous le faisons nôtre, nous ne voulons point en avoir d'autres. Sans doute, certains auteurs ont des soucis moins actuels et des vues moins courtes. Ils passent au milieu de nous, comme des absents. Où sont-ils donc ? Avec leurs arrière-neveux, ils se retournent pour juger cette ère disparue qui fut la nôtre et dont ils sont seuls survivants. Mais ils font un mauvais calcul : la gloire posthume se fonde toujours sur un malentendu. Que savent-ils de ces neveux qui viendront les pêcher parmi nous ? C'est un terrible alibi que l'immortalité : il n'est pas facile de vivre avec un pied au-delà de la tombe et un pied en deçà. Comment expédier les affaires courantes quand on les regarde de si loin ? Comment se passionner pour un combat, comment jouir d'une victoire ? Tout est équivalent. Ils nous regardent sans nous voir : nous sommes déjà morts à leurs yeux — et ils retournent au roman qu'ils écrivent pour des hommes qu'ils ne verront jamais. Ils se sont laissé voler leur vie par l'immortalité. Nous écrivons pour nos contemporains, nous ne voulons pas regarder notre monde avec des yeux futurs, ce serait le plus sûr moyen de le tuer, mais avec nos yeux de chair, avec nos vrais yeux périssables. Nous ne souhaitons pas gagner notre procès en appel et nous n'avons que faire d'une réhabilitation posthume : c'est ici même et de notre vivant que les procès se gagnent ou se perdent.

Nous ne songeons pourtant pas à instaurer un relativisme littéraire. Nous avons peu de gout pour l'historique pur. Et d'ailleurs existe-t-il un historique pur sinon dans les manuels de M. Seignobos ? Chaque époque découvre un aspect de la condition humaine, à chaque époque l'homme se choisit en face d'autrui, de l'amour, de la mort, du monde ; et lorsque les partis s'affrontent à propos du désarmement des F. F. I. ou de l'aide à fournir aux républicains espagnols, c'est ce choix métaphysique, ce projet singulier et absolu qui est en jeu. Ainsi, en prenant parti dans la singularité de notre époque, nous rejoignons finalement l'éternel et c'est notre tâche d'écrivain que de faire entrevoir les valeurs d'éternité qui sont impliquées dans ces débats sociaux ou politiques. Mais nous ne nous soucions pas de les aller chercher dans un ciel intelligible : elles n'ont d'intérêt que sous leur enveloppe actuelle. Bien loin d'être relativistes, nous affirmons hautement que l'homme est un absolu. Mais il l'est à son heure, dans son milieu, sur sa terre. Ce qui est absolu, ce que mille ans d'histoire ne

peuvent détruire, c'est *cette* décision irremplaçable, incomparable, qu'il prend dans ce moment à propos de ces circonstances ; l'absolu, c'est Descartes, l'homme qui nous  
145 échappe parce qu'il est mort, qui a vécu dans son époque, qui l'a pensée au jour le jour, avec les moyens du bord, qui a formé sa doctrine à partir d'un certain état des sciences, qui a connu Gassendi, Caterus et Mersenne, qui a aimé dans son enfance une jeune fille louche, qui a fait la guerre et qui a engrossé une servante, qui s'est attaqué non au principe d'autorité en général, mais précisément à l'autorité d'Aristote  
150 et qui se dresse à sa date, désarmé mais non vaincu, comme une borne ; ce qui est relatif, c'est le cartésianisme, cette philosophie baladeuse qu'on promène de siècle en siècle et où chacun trouve ce qu'il y met. Ce n'est pas en courant après l'immortalité que nous nous rendrons éternels : nous ne serons pas des absolus pour avoir reflété dans nos ouvrages quelques principes décharnés, assez vides et assez nuls pour passer  
155 d'un siècle à l'autre, mais parce que nous aurons combattu passionnément dans notre époque, parce que nous l'aurons aimée passionnément et que nous aurons accepté de périr tout entier avec elle.

En résumé, notre intention est de concourir à produire certains changements dans la Société qui nous entoure. Par là, nous n'entendons pas un changement dans  
160 les âmes : nous laissons bien volontiers la direction des âmes aux auteurs qui ont une clientèle spécialisée. Pour nous qui, sans être matérialistes, n'avons jamais distingué l'âme du corps et qui ne connaissons qu'une réalité indécomposable : la réalité humaine, nous rangeons du côté de ceux qui veulent changer à la fois la condition sociale de l'homme et la conception qu'il a de lui-même. Aussi, à propos des événements politiques et sociaux qui viennent, notre revue prendra position en chaque cas.  
165 Elle ne le fera pas *politiquement*, c'est-à-dire qu'elle ne servira aucun parti ; mais elle s'efforcera de dégager la conception de l'homme dont s'inspireront les thèses en présence et elle donnera son avis conformément à la conception qu'elle soutient. Si nous pouvons tenir ce que nous nous promettons, si nous pouvons faire partager nos vues  
170 à quelques lecteurs nous ne concevrons pas un orgueil exagéré ; nous nous féliciterons simplement d'avoir retrouvé une bonne conscience professionnelle et de ce que, au moins pour nous, la littérature soit redevenue ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : une fonction sociale.

Et quelle est, dira-t-on, cette conception de l'homme que vous prétendez nous découvrir ? Nous répondrons qu'elle court les rues et que nous ne prétendons pas la découvrir, mais seulement aider à la préciser. Cette conception, je la nommerai totalitaire. Mais comme le mot peut sembler malheureux, comme il a été fort décrié ces dernières années, comme il a servi à désigner non la personne humaine mais un type  
175 d'État oppressif et antidémocratique, il convient de donner quelques explications.

180 La classe bourgeoise, me semble-t-il, peut se définir intellectuellement par l'usage qu'elle fait de l'esprit d'analyse, dont le postulat initial est que les composés doivent nécessairement se réduire à un agencement d'éléments simples. Entre ses mains, ce postulat fut jadis une arme offensive qui lui servit à démanteler les bastions de

l'Ancien Régime. Tout fut analysé ; on réduisit d'un même mouvement l'air et l'eau à  
185 leurs éléments, l'esprit à la somme des impressions qui le composent, la société à la somme des individus qui la font. Les ensembles s'effacèrent : ils n'étaient plus que des sommations abstraites dues au hasard des combinaisons. La réalité se réfugia dans les termes ultimes de la décomposition. Ceux-ci en effet — c'est le second postulat de l'analyse — gardent inaltérablement leurs propriétés essentielles, qu'ils entrent dans  
190 un composé ou qu'ils existent à l'état libre. Il y eut une nature immuable de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote, des impressions élémentaires qui composent notre esprit, il y eut une nature immuable de l'homme. L'homme était l'homme comme le cercle était le cercle : une fois pour toutes ; l'individu, qu'il fût transporté sur le trône ou plongé dans la misère, demeurait foncièrement identique à lui-même  
195 parce qu'il était conçu sur le modèle de l'atome d'oxygène, qui peut se combiner avec l'hydrogène pour faire de l'eau, avec l'azote pour faire de l'air, sans que sa structure interne en soit changée. Ces principes ont présidé à la Déclaration des Droits de l'Homme. Dans la société que conçoit l'esprit d'analyse, l'individu, particule solide et indécomposable, véhicule de la nature humaine, réside comme un petit pois dans  
200 une boîte de petits pois : il est tout rond, fermé sur soi, incommunicable. Tous les hommes sont *égaux* : il faut entendre qu'ils participent tous également à l'essence d'homme. Tous les hommes sont *frères* : la fraternité est un lien passif entre molécules distinctes, qui tient la place d'une solidarité d'action ou de classe que l'esprit d'analyse ne peut même pas concevoir. C'est une relation tout extérieure et purement  
205 sentimentale qui masque la simple juxtaposition des individus dans la société analytique. Tous les hommes sont *libres* : libres d'être *hommes*, cela va sans dire. Ce qui signifie que l'action du politique doit être toute négative : il n'a pas à faire la nature humaine ; il suffit qu'il écarte les obstacles qui pourraient l'empêcher de s'épanouir. Ainsi, désireuse de ruiner le droit divin, le droit de la naissance et du sang, le droit  
210 d'ainesse, tous ces droits qui se fondaient sur l'idée qu'il y a des différences de nature entre les hommes, la bourgeoisie a confondu sa cause avec celle de l'analyse et construit à son usage le mythe de l'universel. Au rebours des révolutionnaires contemporains, elle n'a pu réaliser ses revendications qu'en abdiquant sa conscience de classe : les membres du Tiers-État à la Constituante étaient bourgeois en ceci qu'ils se consi-  
215 déraient simplement comme des hommes.

Après cent-cinquante ans, l'esprit d'analyse reste la doctrine officielle de la démocratie bourgeoise, seulement il est devenu arme défensive. La bourgeoisie a tout intérêt à s'aveugler sur les classes comme autrefois sur la réalité synthétique des institutions d'Ancien Régime. Elle persiste à ne voir que des hommes, à proclamer l'identité  
220 de la nature humaine à travers toutes les variétés de situation : mais c'est contre le prolétariat qu'elle le proclame. Un ouvrier, pour elle, est d'abord un homme — un homme comme les autres. Si la Constitution accorde à cet homme le droit de vote et la liberté d'opinion, il manifeste sa nature humaine autant qu'un bourgeois. Une littérature polémique a trop souvent représenté le bourgeois comme un esprit calcula-

225 teur et chagrin dont l'unique souci est de défendre ses privilèges. En fait, on se *consti-*  
*tue bourgeois* en faisant choix, une fois pour toutes, d'une certaine vision du monde  
analytique qu'on tente d'imposer à tous les hommes et qui exclut la perception des  
réalités collectives. Ainsi, la défense bourgeoise est bien en un sens permanente, et  
elle ne fait qu'un avec la bourgeoisie elle-même ; mais elle ne se manifeste pas par des  
230 calculs ; à l'intérieur du monde qu'elle s'est construit, il y a place pour des vertus  
d'insouciance, d'altruisme et même de générosité ; seulement les bienfaits bourgeois  
sont des actes individuels qui s'adressent à la nature humaine universelle en tant  
qu'elle s'incarne dans un individu. En ce sens, ils ont autant d'efficacité qu'une ha-  
bile propagande, car le titulaire des bienfaits est contraint de les recevoir comme on  
235 les lui propose, c'est-à-dire en se pensant comme une créature humaine isolée en face  
d'une autre créature humaine. La charité bourgeoise entretient le mythe de la fraternité.

Mais il est une autre propagande, qui nous intéresse plus particulièrement ici,  
puisque nous sommes des écrivains et que les écrivains s'en font les agents incons-  
240 cients. Cette légende de l'irresponsabilité du poète, que nous dénonçons tout à  
l'heure, elle tire son origine de l'esprit d'analyse. Puisque les auteurs bourgeois se  
considèrent eux-mêmes comme des petits pois dans une boîte, la solidarité qui les  
unit aux autres hommes leur paraît strictement *mécanique*, c'est-à-dire de simple jux-  
tapposition. Même s'ils ont un sens élevé de leur mission littéraire, ils pensent avoir as-  
245 sez fait lorsqu'ils ont décrit leur nature propre ou celle de leurs amis : puisque tous  
les hommes sont faits de même, lis auront rendu service à tous, en éclairant chacun  
sur soi. Et comme le postulat dont ils partent est celui de l'analyse, il leur paraît tout  
simple d'utiliser pour se connaître la méthode analytique. Telle est l'origine de la  
psychologie intellectualiste dont les œuvres de Proust nous offrent l'exemple le plus  
250 achevé. Pédéraste, Proust a cru pouvoir s'aider de son expérience homosexuelle lors-  
qu'il a voulu dépeindre l'amour de Swann pour Odette ; bourgeois, il présente ce  
sentiment d'un bourgeois riche et oisif pour une femme entretenue comme le proto-  
type de l'amour : c'est donc qu'il croit à l'existence de passions universelles dont le  
mécanisme ne varie pas sensiblement quand on modifie les caractères sexuels, la  
255 condition sociale, la nation ou l'époque des individus qui les ressentent. Après avoir  
ainsi « isolé » ces affections immuables, il pourra entreprendre de les réduire, à leur  
tour, à des particules élémentaires. Fidèle aux postulats de l'esprit d'analyse, il  
n'imagine même pas qu'il puisse y avoir une dialectique des sentiments, mais seule-  
ment un mécanisme. Ainsi l'atomisme social, position de repli de la bourgeoisie con-  
temporaine, entraîne l'atomisme psychologique. Proust s'est *choisi bourgeois*, il s'est  
260 fait le complice de la propagande bourgeoise, puisque son œuvre contribue à ré-  
pandre le mythe de la nature humaine.

Nous sommes persuadés que l'esprit d'analyse a vécu et que son unique office est  
aujourd'hui de troubler la conscience révolutionnaire et d'isoler les hommes au pro-

265 fit des classes privilégiées. Nous ne croyons plus à la psychologie intellectualiste de  
Proust, et nous la tenons pour néfaste. Puisque nous avons choisi pour exemple son  
analyse de l'amour-passion, nous éclairerons sans doute le lecteur en mentionnant les  
points essentiels sur lesquels nous refusons toute entente avec lui.

En premier lieu, nous n'acceptons pas *a priori* l'idée que l'amour-passion soit une  
270 affection constitutive de l'esprit humain. Il se pourrait fort bien, comme l'a suggéré  
Denis de Rougemont, qu'il eût une origine historique en corrélation avec l'idéologie  
chrétienne. D'une façon plus générale, nous estimons qu'un sentiment est toujours  
l'expression d'un certain mode de vie et d'une certaine conception du monde qui  
sont communs à toute une classe ou à toute une époque et que son évolution n'est  
275 pas l'effet de je ne sais quel mécanisme intérieur mais de ces facteurs historiques et so-  
ciaux.

En second lieu, nous ne pouvons admettre qu'une affection humaine soit compo-  
sée d'éléments moléculaires qui se juxtaposent sans se modifier les uns les autres.  
Nous la considérons non comme une machine bien agencée mais comme une forme  
280 organisée. Nous ne concevons pas la possibilité de faire l'*analyse* de l'amour parce  
que le développement de ce sentiment, comme de tous les autres, est *dialectique*.

Troisièmement, nous refusons de croire que l'amour d'un inverti présente les  
mêmes caractères que celui d'un hétérosexuel. Le caractère secret, interdit du pre-  
mier, son aspect de messe noire, l'existence d'une franc-maçonnerie homosexuelle, et  
285 cette damnation où l'inverti a conscience d'entraîner avec lui son partenaire : autant  
de faits qui nous paraissent influencer le sentiment tout entier et jusque dans les dé-  
tails de son évolution. Nous prétendons que les divers sentiments d'une personne ne  
sont pas juxtaposés mais qu'il y a une unité synthétique de l'affectivité et que chaque  
individu se meut dans un monde affectif qui lui est propre.

Quatrièmement, nous nions que l'origine, la classe, le milieu, la nation de  
l'individu soient de simples concomitants de sa vie sentimentale. Nous estimons au  
contraire que chaque affection, comme d'ailleurs toute autre forme de sa vie psy-  
chique, *manifeste* sa situation sociale. Cet ouvrier, qui touche un salaire, qui ne pos-  
sède pas les instruments de son métier, que son travail isole en face de la matière et  
295 qui se défend contre l'oppression en prenant conscience de sa classe, ne saurait en  
aucune circonstance sentir comme ce bourgeois, d'esprit analytique, que sa profes-  
sion met en relation de politesse avec d'autres bourgeois.

Ainsi recourons-nous, contre l'esprit d'analyse, à une conception synthétique de la  
réalité dont le principe est qu'un tout, quel qu'il soit, est différent en nature de la  
200 somme de ses parties. Pour nous, ce que les hommes ont en commun, ce n'est pas  
une nature, c'est une condition métaphysique : et par là, nous entendons l'ensemble  
des contraintes qui les limitent *a priori*, la nécessité de naître et de mourir, celle d'être  
*fini* et d'exister dans le monde au milieu d'autres hommes. Pour le reste, ils consti-  
tuent des totalités indécomposables, dont les idées, les humeurs et les actes sont des

305 structures secondaires et dépendantes, et dont le caractère essentiel est d'être *situées* et  
ils diffèrent entre eux comme leurs situations diffèrent entre elles. L'unité de ces tous  
signifiants est le sens qu'ils manifestent. Qu'il écrive ou travaille à la chaîne, qu'il  
choisisse une femme ou une cravate, l'homme manifeste toujours : il manifeste son  
milieu professionnel, sa famille, sa classe et, finalement, comme il est situé par rap-  
310 port au monde entier, c'est le monde qu'il manifeste. Un homme, c'est toute la terre.  
Il est présent partout, il agit partout, il est responsable de tout et c'est en tout lieu, à  
Paris, à Potsdam, à Vladivostok, que son destin se joue. Nous adhérons à ces vues  
parce qu'elles nous semblent vraies, parce qu'elles nous semblent socialement utiles  
dans le moment présent, et parce que la plupart des esprits nous semblent les pres-  
315 sentir et les réclamer. Notre revue voudrait contribuer, pour sa modeste part, à la  
constitution d'une anthropologie synthétique. Mais il ne s'agit pas seulement, répé-  
tons-le, de préparer un progrès dans le domaine de la connaissance pure : le but loin-  
tain que nous nous fixons est une *libération*. Puisque l'homme est une totalité, il ne  
suffit pas, en effet, de lui accorder le droit de vote, sans toucher aux autres facteurs  
320 qui le constituent : il faut qu'il se délivre totalement, c'est-à-dire qu'il se fasse *autre*,  
en agissant sur sa constitution biologique aussi bien que sur son conditionnement  
économique, sur ses complexes sexuels aussi bien que sur les données politiques de sa  
situation.

Cependant cette vue synthétique présente de graves dangers : si l'individu est une  
325 sélection arbitraire opérée par l'esprit d'analyse, ne risque-t-on pas de substituer, en  
renonçant aux conceptions analytiques, le règne de la conscience collective au règne  
de la personne ? On ne fait pas sa part à l'esprit de synthèse : l'homme-totalité, à  
peine entrevu, va disparaître, englouti par la classe ; la classe seule existe, c'est elle  
seule qu'il faut délivrer. Mais, dira-t-on, en libérant la classe, ne libère-t-on pas les  
330 hommes qu'elle embrasse ? Pas nécessairement : le triomphe de l'Allemagne hitlérienne,  
eût-ce été le triomphe de chaque Allemand ? Et d'ailleurs, où s'arrêtera la syn-  
thèse ? Demain, on viendra nous dire que la classe est une structure secondaire, dé-  
pendant d'un ensemble plus vaste qui sera, par exemple, la nation. La grande séduc-  
tion que le nazisme a exercée sur certains esprits de gauche vient sans aucun doute de  
335 ce qu'il a porté la conception totalitaire à l'absolu : ses théoriciens dénonçaient, eux  
aussi, les méfaits de l'analyse, le caractère abstrait des libertés démocratiques, sa pro-  
pagande aussi promettait de forger un homme nouveau, elle conservait les mots de  
Révolution et de Libération : seulement au prolétariat de classe, on substituait un  
prolétariat de nations. On réduisait les individus à n'être que des fonctions dépen-  
340 dantes de la classe, les classes à n'être que des fonctions de la nation, les nations à  
n'être que des fonctions du continent européen. Si, dans les pays occupés, la classe  
ouvrière tout entière s'est dressée contre l'envahisseur, c'est sans doute parce qu'elle  
se sentait blessée dans ses aspirations révolutionnaires, mais c'est aussi qu'elle avait  
une répugnance invincible à laisser dissoudre la personne dans la collectivité.

345 Ainsi la conscience contemporaine semble déchirée par une antinomie. Ceux qui

tiennent par-dessus tout à la dignité de la personne humaine, à sa liberté, à ses droits  
imprescriptibles, inclinent par là même à penser selon l'esprit d'analyse qui conçoit  
les individus en dehors de leurs conditions réelles d'existence, qui les dote d'une na-  
ture immuable et abstraite, qui les isole et s'aveugle sur leur solidarité. Ceux qui ont  
350 fortement compris que l'homme est enraciné dans la collectivité et qui veulent affir-  
mer l'importance des facteurs économiques, techniques et historiques, se rejettent  
vers l'esprit de synthèse qui, aveugle aux personnes, n'a d'yeux que pour les groupes.  
Cette antinomie se marque, par exemple, dans la croyance fort répandue que le socia-  
lisme est aux antipodes de la liberté individuelle. Ainsi ceux qui tiennent à  
355 l'autonomie de la personne seraient acculés à un libéralisme capitaliste dont on con-  
naît les conséquences néfastes ; ceux qui réclament une organisation socialiste de  
l'économie devraient la demander à je ne sais quel autoritarisme totalitaire. Le ma-  
laise actuel vient de ce que personne ne peut accepter les conséquences extrêmes de  
ces principes : il y a une composante « synthétique » chez les démocrates de bonne vo-  
360 lonté ; il y a une composante analytique chez les socialistes. Qu'on se rappelle, par  
exemple, ce que fut en France le parti radical. Un de ses théoriciens a fait paraître un  
ouvrage qu'il intitulait : « Le citoyen contre les pouvoirs. » ce titre indique assez  
comment il envisageait la politique : tout irait mieux si le citoyen isolé, représentant  
moléculaire de la nature humaine, contrôlait ses élus et, au besoin, exerçait contre  
365 eux son libre jugement. Mais, précisément, les radicaux ne pouvaient pas ne pas re-  
connaître leur échec ; ce grand parti n'avait plus, en 1939, ni volonté, ni programme,  
ni idéologie ; il sombrait dans l'opportunisme : c'est qu'il avait voulu résoudre politi-  
quement des problèmes qui ne souffraient pas de solution politique. Les meilleures  
têtes s'en montraient étonnées : si l'homme est un animal politique, d'où vient qu'on  
370 n'ait pas, en lui donnant la liberté politique, réglé son sort une fois pour toutes ?  
D'où vient que le libre jeu des institutions parlementaires n'ait pu réussir à suppri-  
mer la misère, le chômage, l'oppression des trusts ? D'où vient qu'on rencontre une  
lutte des classes par delà les oppositions fraternelles des partis ? Il n'eût pas fallu pou-  
ser beaucoup plus loin pour entrevoir les limites de l'esprit analytique. Le fait que le  
375 radicalisme recherchait avec constance l'alliance des partis de gauche montre claire-  
ment la voie où l'engageaient ses sympathies et ses aspirations confuses, mais il man-  
quait de la technique intellectuelle qui lui eût permis non seulement de résoudre,  
mais même de formuler les problèmes qu'il pressentait obscurément.

Dans l'autre camp, l'embarras n'est pas moindre. La classe ouvrière s'est faite  
380 l'héritière des traditions démocratiques. C'est au nom de la démocratie qu'elle ré-  
clame son affranchissement. Or, nous l'avons vu, l'idéal démocratique se présente  
historiquement sous la forme d'un contrat social entre individus libres. Ainsi les re-  
vendications analytiques de Rousseau interfèrent souvent dans les consciences avec  
les revendications synthétiques du marxisme. D'ailleurs, la formation technique de  
385 l'ouvrier développe en lui l'esprit d'analyse. Semblable en cela au savant, c'est par  
l'analyse qu'il doit résoudre les problèmes de la matière. S'il se retourne vers les per-

sonnes, il a tendance, pour les comprendre, à faire appel aux raisonnements qui lui servent dans son travail ; il applique ainsi aux conduites humaines une psychologie d'analyse qui s'apparente à celle du XVII<sup>e</sup> siècle français.

390 L'existence simultanée de ces deux types d'explication révèle un certain flottement ; ce perpétuel recours au « comme si... » marque assez que le marxisme ne dispose pas encore d'une psychologie de synthèse appropriée à sa conception totalitaire de la classe.

Pour nous, nous refusons de nous laisser écarteler entre la thèse et l'antithèse.  
 395 Nous concevons sans difficulté qu'un homme, encore que sa situation le conditionne totalement, puisse être un centre d'indétermination irréductible. Ce secteur d'imprévisibilité qui se découpe ainsi dans le champ social, c'est ce que nous nommons la liberté et la personne n'est rien d'autre que sa liberté. Cette liberté, il ne faut pas l'envisager comme un pouvoir métaphysique de la « nature » humaine et ce n'est  
 400 pas non plus la licence de faire ce qu'on veut, ni je ne sais quel refuge intérieur qui nous resterait jusque dans les chaînes. On ne fait pas ce qu'on veut et cependant on est responsable de ce qu'on est : voilà le fait ; l'homme qui s'explique simultanément par tant de cause est pourtant seul à porter le poids de soi-même. En ce sens, la liberté pourrait passer pour une malédiction, elle *est* une malédiction. Mais c'est aussi  
 405 l'unique source de la grandeur humaine. Sur le fait, les marxistes seront d'accord avec nous en esprit, sinon dans la lettre, car ils ne se privent pas, que je sache, de porter des condamnations morales. Reste à l'expliquer : mais c'est l'affaire des philosophes, non la nôtre. Nous ferons seulement remarquer que si la société fait la personne, la personne, par un retournement analogue à celui qu'Auguste Comte nommait le pas-  
 410 sage à la subjectivité, fait la société. Sans son avenir, une société n'est qu'un amas de matériel, mais son avenir n'est rien que le projet de soi-même que font, par delà l'état de choses présent, les millions d'hommes qui la composent. L'homme n'est qu'une situation : un ouvrier n'est pas *libre* de penser ou de sentir comme un bourgeois ; mais pour que cette situation *soit un homme*, tout un homme, il faut qu'elle soit vécue et dépassée vers un but particulier. En elle-même, elle reste indifférente tant qu'une  
 415 liberté humaine ne la charge pas d'un certain sens : elle n'est ni tolérable, ni insupportable tant qu'une liberté ne s'y résigne pas, ne se rebelle pas contre elle, c'est-à-dire tant qu'un homme ne se choisit pas en elle, en choisissant sa signification. Et c'est alors seulement, à l'intérieur de ce choix libre, qu'elle se fait déterminante parce  
 420 qu'elle est surdéterminée. Non, un ouvrier ne peut pas vivre en bourgeois ; il faut, dans l'organisation sociale d'aujourd'hui, qu'il subisse jusqu'au bout sa condition de salarié ; aucune évasion n'est possible, il n'y a pas de recours contre cela. Mais un homme n'existe pas à la manière de l'arbre ou du caillou : il faut qu'il *se fasse* ouvrier. Totalement conditionné par sa classe, son salaire, la nature de son travail, condition-  
 425 né jusqu'à ses sentiments, jusqu'à ses pensées, c'est lui qui décide du sens de sa condition et de celle de ses camarades, c'est lui qui, librement donne au prolétariat un ave-

nir d'humiliation sans trêve ou de conquête et de victoire, selon qu'il se choisit résigné ou révolutionnaire. Et c'est de ce choix qu'il est responsable. Non point libre de ne pas choisir : il est engagé, il faut parier, l'abstention est un choix. Mais libre pour  
 430 choisir d'un même mouvement son destin, le destin de tous les hommes et la valeur qu'il faut attribuer à l'humanité. Ainsi se choisit-il à la fois ouvrier et homme, tout en conférant une signification au prolétariat. Tel est l'homme que nous concevons : homme total. Totalement engagé et totalement libre. C'est pourtant cet homme libre qu'il faut *délivrer*, en élargissant ses possibilités de choix. En certaines situations, il n'y  
 435 a place que pour une alternative dont l'un des termes est la mort. Il faut faire en sorte que l'homme puisse, en toute circonstance, choisir la vie.

C'est à défendre l'autonomie et les droits de la personne que notre revue se consacrera. Nous la considérons avant tout comme un organe de recherches : les idées que je viens d'exposer nous serviront de thème directeur dans l'étude des problèmes con-  
 440 crets de l'actualité. Nous abordons tous l'étude de ces problèmes dans un esprit commun ; mais nous n'avons pas de programme politique ou social ; chaque article n'engagera que son auteur. Nous souhaitons seulement dégager, à la longue, une ligne générale. En même temps, nous recourons à tous les genres littéraires pour familiariser le lecteur avec nos conceptions : un poème, un roman d'imagination, s'ils  
 445 s'en inspirent, pourront, plus qu'un écrit théorique, créer le climat favorable à leur développement. Mais ce contenu idéologique et ces intentions nouvelles risquent de réagir sur la forme même et les procédés des productions romanesques : nos essais critiques tenteront de définir dans leurs grandes lignes les techniques littéraires —  
 450 nouvelles ou anciennes — qui s'adapteront le mieux à nos desseins. Nous nous efforcerons d'appuyer l'examen des questions actuelles en publiant aussi fréquemment que nous pourrons des études historiques, lorsque, comme les travaux de Marc Bloch ou de Pirenne sur le moyen âge, elles appliqueront spontanément ces principes et la  
 455 méthode qui en découle aux siècles passés, c'est-à-dire lorsqu'elles renonceront à la division arbitraire de l'histoire en histoires (politique, économique, idéologique, histoire. des institutions, histoire des individus) pour tenter de restituer une époque dis-  
 460 parue comme une totalité et qu'elles considéreront à la fois que l'époque s'exprime dans et par les personnes et que les personnes se choisissent dans et par leur époque. Nos chroniques s'efforceront de considérer notre propre temps comme une synthèse signifiante et pour cela elles envisageront dans un esprit synthétique les diverses ma-  
 465 nifestations d'actualité, les modes et les procès criminels aussi bien que les faits politiques et les ouvrages de l'esprit, en cherchant beaucoup plus à y découvrir des sens communs qu'à les apprécier individuellement. C'est pourquoi, au contraire de la coutume, nous n'hésiterons pas plus à passer sous silence un livre excellent mais qui, du point de vue où nous nous plaçons, ne nous apprend rien de nouveau sur notre  
 465 époque, qu'à nous attarder, au contraire, sur un livre médiocre qui nous semblera, dans sa médiocrité même, révélateur. Nous joindrons chaque mois à ces études des

documents bruts que nous choisirons aussi variés que possible en leur demandant  
seulement de montrer avec clarté l'implication réciproque du collectif et de la per-  
sonne. Nous étairons ces documents par des enquêtes et des reportages. Il nous pa-  
rait, en effet, que le reportage fait partie des genres littéraires et qu'il peut devenir un  
470 des plus importants d'entre eux. La capacité de saisir intuitivement et instantanément  
les significations, l'habileté à regrouper celles-ci pour offrir au lecteur des ensembles  
synthétiques immédiatement déchiffrables sont les qualités les plus nécessaires au re-  
porter ; ce sont celles que nous demandons à tous nos collaborateurs. Nous savons  
475 d'ailleurs que parmi les rares ouvrages de notre époque qui sont assurés de durer, se  
trouvent plusieurs reportages comme « Les dix jours qui renversèrent le Monde » et  
surtout l'admirable « Testament espagnol »... Enfin, nous ferons, dans nos chro-  
niques, la plus large part aux études psychiatriques lorsqu'elles seront écrites dans les  
perspectives qui nous intéressent. On voit que notre projet est ambitieux : nous ne  
480 pouvons le mener à bien tout seuls. Nous sommes une petite équipe au départ, nous  
aurions échoué si, dans un an, elle ne s'était pas considérablement accrue. Nous fai-  
sons appel à toutes les bonnes volontés ; tous les manuscrits seront acceptés, d'où  
qu'ils viennent, pourvu qu'ils s'inspirent de préoccupations qui rejoignent les nôtres  
et qu'ils présentent, en outre, une valeur littéraire. Je rappelle, en effet, que dans la  
485 « littérature engagée », *l'engagement* ne doit, en aucun cas, faire oublier la *littérature* et  
que notre préoccupation doit être de servir la littérature en lui infusant un sang nou-  
veau, tout autant que de servir la collectivité en essayant de lui donner la littérature  
qui lui convient.